

Hahn, Waltraud. *Un objet religieux et sa pratique. Le chemin de croix « portatif » aux XIX^e et XX^e siècles en France*. Traduit par Laurent Knepler et Dominique Lerch. Paris, Les Éditions du Cerf, « Images et Beaux Livres », 2007, 309 p. ISBN 978-2-204-07797-2

Jean Simard

Volume 6, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000044ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000044ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J. (2008). Review of [Hahn, Waltraud. *Un objet religieux et sa pratique. Le chemin de croix « portatif » aux XIX^e et XX^e siècles en France*. Traduit par Laurent Knepler et Dominique Lerch. Paris, Les Éditions du Cerf, « Images et Beaux Livres », 2007, 309 p. ISBN 978-2-204-07797-2]. *Rabaska*, 6, 192–196. <https://doi.org/10.7202/000044ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'unique commentaire impertinent que j'oserais faire devant la gracieuse monumentalité de cette somme sera d'ordre technique et traduira malgré tout mon parti pris universitaire. Il nous paraît évident qu'une pareille compilation historique aurait mérité un index, outil indispensable au chercheur, qui devrait être doublé d'une solide bibliographie ; ce qui aurait garanti à l'ouvrage une vie scolaire plus assurée. D'autant qu'on souligne que le musée en est actuellement rendu à son deux centième titre publié : il aurait donc été important d'en saisir du coup la liste complète. Il faut savoir qu'un nombre grandissant de curieux et de chercheurs s'intéressent à la muséologie – le musée étant perçu de plus en plus comme un des acteurs principaux de l'histoire culturelle – et pour cette raison, l'ouvrage aurait gagné en pertinence en ayant contribué plus directement au meilleur outillage des chercheurs. Ceci dit, la somme que nous livre Georges-Hébert Germain, et le MBAM puisqu'il en est l'éditeur, est colossale et permet tant à l'érudit qu'à l'amateur de s'instruire au sujet de l'histoire peu banale d'une institution qui rayonne de tous ses feux avec une direction qui semble avoir le vent dans les voiles. « Une collection de musée est une œuvre collective » (p. 226) reste une formule qui résume bien, non seulement la démarche d'un directeur, mais aussi confirme ce que cet ouvrage affirme tout haut, à savoir qu'un musée est fait et se fait de toutes les parts de la collectivité qui l'entoure. Monsieur Germain, vous êtes salué. Muséalement vôtre !

PHILIPPE DUBÉ

Université Laval, Québec

HAHN, WALTRAUD. *Un objet religieux et sa pratique. Le chemin de croix « portatif » aux XIX^e et XX^e siècles en France*. Traduit par LAURENT KNEPFLER et DOMINIQUE LERCH. Paris, Les Éditions du Cerf, « Images et Beaux Livres », 2007, 309 p. ISBN 978-2-204-07797-2.

Selon une note infrapaginale de Dominique Lerch dans un article placé en tête de l'ouvrage, ce livre proviendrait partiellement d'un mémoire de maîtrise, *Saint-Sulpice et l'imagerie sulpicienne au XIX^e siècle en France*, que Waltraud Hahn présentait en 1984 à l'Université de Würzburg en Allemagne. Consécutivement à son mémoire, Hahn fréquenta la bibliothèque dominicaine du Saulchoir, à Paris, pour y étudier un corpus d'images et d'objets du catholicisme populaire qu'a monté et qu'exploite à des fins scientifiques le frère dominicain Michel Albaric dont la liste des travaux apparaît à la suite de l'article de Lerch. Procédé un peu curieux à la vérité de

commencer ainsi un ouvrage qui comprend dans la suite un avant-propos et une introduction de l'auteur principal.

Dominique Lerch, figure bien connue dans le domaine de l'imagerie religieuse française, particulièrement de l'Alsace, et aussi homme de grande érudition, consacre la quinzaine de pages qui lui a été allouée à faire le point sur l'état de la recherche relative aux objets de la religion populaire. État qui inclut d'ailleurs notre modeste participation quand il écrit (p. 19) : « le frère Albaric n'a de cesse d'attirer l'attention sur ce que les Québécois ont appelé, dès 1979, un patrimoine méprisé ». Il situe le travail de sa collègue allemande dans le vaste et déjà ancien projet de Michel Albaric qui consiste à écrire une histoire du sentiment religieux par l'objet, comme l'avait fait naguère par l'écrit l'abbé Henri Bremond dans sa célèbre *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des Guerres de religion jusqu'à nos jours* (Paris, Bloud et Gay, 1921). « Personne ne peut encore tenter d'écrire une nouvelle histoire du sentiment religieux par les objets, écrivait Albaric en 1987, mais je suis certain que vous pressentez combien tous ces objets de dévotion privée peuvent parler de Dieu et des hommes. Ces livres, ces images, ces objets, au-delà de tous les enjeux commerciaux et financiers ont été acquis par des personnes en quête de vie spirituelle » (p. 11). Tel est donc le cadre dans lequel s'inscrit ce livre sur le chemin de croix portatif.

L'ouvrage a pour objet, écrit Waltraud Hahn, « de découvrir le message qui, au-delà de l'énumération des stations du chemin de croix, est adressé au chrétien dans les livres de dévotion ou au dos des images religieuses, et de reconstituer ainsi son psychodrame en accord avec son époque ». Il se partage en deux grandes parties : tout d'abord (p. 41-126) un exposé général sur la dévotion, son origine et son évolution qui fixe peu à peu le nombre des stations du chemin de croix à quatorze ; ensuite (p. 127-291) l'étude documentaire des chemins de croix portatifs des XIX^e et XX^e siècles. Enrichi d'une centaine de belles illustrations, la plupart en couleur, il compte aussi d'utiles index des noms de lieux et de personnes. De façon inattendue cependant il ne compile pas la bibliographie qui se déroule au bas des pages.

L'histoire du chemin de croix prend sa source dans la découverte de la croix du Christ en 326 par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. C'est alors que commencent les « pèlerinages terrestres » à Jérusalem, plus précisément à l'église du Saint-Sépulcre édiflée au-dessus du lieu de crucifixion et de sépulture du Christ. Peu après, les franciscains reçoivent la garde des lieux saints et ils y installent des stations commémorant la passion. Les pèlerinages européens s'y multiplient après la prise de Jérusalem par les croisés en 1099 et reculent après la perte de la ville sainte en 1187. Tout au long du Moyen Âge les puissances se disputent les lieux saints et il est de plus en plus difficile d'y faire le pèlerinage, tant et si bien que certains auteurs

chrétiens soumettent l'idée qu'il n'est pas nécessaire d'aller à Jérusalem pour revivre la passion du Christ mais qu'on peut s'en pénétrer chez soi par les « pèlerinages spirituels », c'est-à-dire par la dévotion au chemin de croix. C'est en Espagne, en 1468, qu'est érigée la première *via dolorosa*. La France suit en 1515. Ces premiers chemins de croix pouvaient compter jusqu'à cinquante stations. Leur nombre varie de sept à cinquante selon l'inspiration des auteurs spirituels jusqu'à la publication, en 1795, des *Instructions sur le chemin de la croix, avec les pratiques de cette dévotion, dédiée à la très-sainte Vierge* qui propose, après Léonard de Port-Maurice en 1755, un chemin de croix de quatorze stations.

Rappelons au passage que le calvaire d'Oka, près de Montréal, est un chemin de croix à sept stations – le seul de cette nature connu au Québec. Il fut érigé en 1740 par les sulpiciens à l'intention de la mission indienne voisine dont ils avaient la charge. On a peine aujourd'hui à reconnaître un chemin de croix dans ces sept chapelles qui montrent *l'Agonie au jardin des oliviers, la Flagellation, l'Ecce homo, la Rencontre de Véronique, le Crucifiement, la Crucifixion et la Descente de croix*. La scénarisation elle-même n'a pas toujours fait l'unanimité, même plus récemment. Il n'y a qu'à penser au chemin de croix que le peintre Antoine Plamondon s'appropriait à livrer en 1839 à l'église Notre-Dame de Montréal et que les sulpiciens ont refusé parce que huit de ses quatorze stations ne correspondaient pas aux canons de Rome. Au milieu du vingtième siècle encore, le sculpteur Médard Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli critiquait dans son *Journal* le choix des scènes que les curés lui commandaient.

C'est l'imagerie qui popularise véritablement la dévotion du chemin de croix. Pour les illettrés, écrit l'auteur, les objets de dévotion du chemin de croix, objets de l'imagerie populaire ou réalisés en cuir ou en bois, faciles à identifier visuellement, étaient un excellent moyen de s'imprégner de la dévotion. La documentation retenue aux fins de cette démonstration provient principalement des collections de la bibliothèque du Saulchoir, secondairement de la bibliothèque des Fontaines de Chantilly, de l'iconothèque de l'ancien Musée national des arts et traditions populaires de Paris et du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de France : surtout des livrets, feuillets et images de dévotion, des imprimés publicitaires et des cartes postales, ensuite des croix, des crucifix et des chapelets aux quatorze stations, des autels privés imprimés ou en cuir, un éventail sur lequel sont fixées les stations du chemin de croix, des pendentifs, un objet rappelant un étui à lunettes recouvert de cuir qui, ouvert, présente les stations du chemin de croix. Des objets en papier surtout mais aussi en bois, en métal, en cuir, en

plastique. Un matériau de recherche composé d'objets produits industriellement, vendus à petit prix et destinés à la consommation de masse : fidèle reflet d'une religion de masse telle que la voulait l'Église catholique.

En tête de cette panoplie d'objets on trouve les images entourées de dentelles richement décorées du quartier Saint-Sulpice à Paris. Parmi cette production, il convient de distinguer les images isolées de séries reliant les quatorze stations à dresser sur un support, arrangements que l'auteur qualifie d'autels privés. Leur succèdent des images sans dentelles, puis de simples feuilles pliées ne comportant que du texte et sans illustration. Faut-il y voir la montée de l'alphabétisation, comme le suggère l'auteur en rappelant que l'école gratuite ne fut instaurée en France qu'en 1881 ? Apparues vers 1840, ces images ornées de dentelles connaissent leur plein essor en 1850-1860. Elles sont largement diffusées à travers l'Europe, comme en témoignent éloquemment les textes – français, anglais, espagnol, allemand et italien – qui en occupent le verso. Le Québec n'a pas échappé à cet engouement. En témoigne avec éloquence le fonds Larouche-Villeneuve des Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval qui en compte des milliers. De 1875 environ jusqu'au début du xx^e siècle, précise encore l'auteur, ces images perdent peu à peu leur audience et leurs débouchés. Cette période voit l'arrivée d'associations qui veulent introduire l'art dans l'imagerie. Ainsi naît en 1872 la Confrérie de Saint-Jean pour le développement de l'art chrétien qui se donne pour objectifs de diffuser les valeurs religieuses des peintres contemporains, d'inventer un art chrétien conforme à la réforme catholique et de faire évoluer l'image religieuse dans cette direction. À cette enseigne, la librairie de l'Art catholique, qu'ouvre Louis Rouart en 1912 à Place Saint-Sulpice, fabrique des images avec des œuvres de Raphaël, de Fra Angelico, de Dürer, de Puvis de Chavannes, mais aussi d'artistes contemporains comme Maurice Denis (1870-1943) et Georges Desvallières (1861-1950). Ces deux artistes avaient créé en 1919 les Ateliers d'art sacré qui mettaient en vedette notamment le peintre expressionniste Georges Rouault.

L'ouvrage très documenté de Waltraud Hahn portant sur le chemin de croix portatif comme exemple de cette vaste production d'objets qui a envahi le marché de la dévotion aux xix^e et xx^e siècles contribuera certainement à faire progresser le projet d'une histoire du sentiment religieux par l'objet, rêvée par Michel Albaric. L'abbé Bremond avait voulu à une autre époque raconter cette histoire en interrogeant la littérature des lettrés. Entre les deux, entre l'objet et le texte, un grand absent : l'homme ordinaire à qui personne ne semble encore avoir offert la parole à propos de tous ces objets qui lui étaient pourtant destinés. Serait-ce le sens réel de la déclaration suggestive

de Dominique Lerch en quatrième de couverture du livre : « Cette recherche entre peut-être dans un cadre plus vaste, celui d'une anthropologie des gestes, l'objet étant destiné à être manipulé » ?

JEAN SIMARD

Société québécoise d'ethnologie

LANDRY, MADELEINE et ROBERT DEROME. *L'Art sacré en Amérique française. Le trésor de la Côte-de-Beaupré*. Préface de JACQUES MATHIEU. Québec, Septentrion [en coédition avec Nouveau Monde éditions, Paris], 2005, 207 p. ISBN 2-89448-428-3 ; LOUISE-ANDRÉE LALIBERTÉ et DANIEL TREMBLAY, avec la collaboration de DENYSE LÉGARÉ. *Art sacré, actes créateurs*. Préface de MARC OUELLET. Québec, Commission de la capitale nationale du Québec et Éditions Sylvain Harvey, 2008, 173 p. ISBN 978-2-921703-82-6.

Michel de Certeau a parlé naguère de « la beauté du mort » (*La Culture au pluriel*, Paris, 1980) pour qualifier le renouveau d'intérêt envers le folklore. L'engouement général manifesté depuis quelques années chez nous pour le patrimoine religieux, et les arts sacrés en particulier, on le sait, relève de la même position. En quelques décennies, les objets de culte sont devenus objets de mépris avant d'accéder au statut d'objets culturels, détournés par conséquent de leur fonction première devenue obsolète. Les beaux livres sur les arts sacrés de la région de Québec que publient presque coup sur coup trois éditeurs de cette ville confortent ce jugement.

Madeleine Landry prend intérêt à l'art religieux de la Nouvelle-France au contact des œuvres de cette époque qu'elle côtoie à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où elle exerce la médecine. Robert Derome, professeur d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal, est bien connu en tant que spécialiste de l'orfèvrerie en Nouvelle-France. En dépit des parcours de chacun, c'est la dermatologue qui tient dans ce livre la première place puisqu'elle en signe quatre des cinq chapitres. Disons d'emblée que l'ouvrage porte sur le trésor de la Côte-de-Beaupré, et non pas sur l'art sacré en Amérique française. Il examine plus précisément l'architecture et l'art des quatre églises de la Côte, du XVII^e au XIX^e siècle inclusivement, c'est-à-dire L'Ange-Gardien, Château-Richer, Sainte-Anne-de-Beaupré et Saint-Joachim. Ensuite que l'ouvrage est de grande qualité, tant dans sa forme que dans son contenu. Plus de deux cents photos, la plupart en couleur, sont présentées comme formant le corpus du trésor artistique de la Côte-de-Beaupré : des œuvres qui ont été créées pour les quatre temples du berceau de l'Amérique française,